

Littérature

Quand la Martinique devient sujet de roman

YVES DUBÉ

Quand la Martinique — terre antillaise de possession française — devient sujet de roman, tout prend une allure de pas cadencés, de courses effrénées, de sauts endiablés autant dans le temps que dans l'espace, tout prend une coloration semblable à celle que Gauguin a su trouver à l'autre bout du monde, tout se débâche dans une orgie de sensations olfactives venant des hommes et de la terre à en perdre la tête, tout revêt un voile mystérieux dû à l'art des quinboiseurs et à celui des illuminés de tous les débordements d'imagination et de perception spirituelle conjugués. Raphaël Confiant a voulu nous le confirmer dans une oeuvre à l'américaine un peu «longuette» par moments mais d'une ivresse verbale qui enchante tant que même ses longueurs conservent une réelle saveur.

Aux trois classes bien connues de la société martiniquaise — les nègres, les békés et les blancs — l'auteur ajoute l'influence des Indiens et celle des Chinois (plus rare toutefois) et finalement celle des Syro-Libanais. Cette addition lui donne l'occasion de rehausser son récit de traits historiques qui, en plus de leur éloquence naturelle, ont participé aux qualités du métissage national.

À travers des personnages particulièrement bien représentatifs autant moralement que physiquement de ces castes sociales et de leur métissage, c'est en quelque sorte toute la Martinique des villes, des plantations et de l'arrière-pays que Confiant veut faire vivre sous nos yeux. S'il choisit cette époque des années trente et quarante (avant, pendant et après la deuxième guerre mondiale), c'est qu'il en profite pour nous révéler des pages historiques antillaises aussi dramatiquement troublantes qu'humoristiquement tragiques que peut l'être la vie d'un petit peuple perdu comme un enfant égaré et qui se met toutes sortes d'idées en tête pendant que les grands de ce monde jouent le sort de la planète à coups de bombes et en se servant de toutes les tortures imaginables dont peut s'enorgueillir l'homme sapiens. À cet effet, je constate que le romancier se double ici d'un historien et que si les images du premier savent nous émouvoir, les rappels du second ajoutent à notre connaissance des faits et nous permettent d'accroître des présomptions déjà toutes au profit des insulaires. (En d'autres mots, les «blancs France» ou les Européens de toutes allégeances en ressortent plutôt «noircis» mais ce n'est pas de couleur de peau qu'il s'agit...)

Il ne faut pas oublier qu'au-delà de ce cadre socio-historique, c'est l'âme chantante d'une île dont chacun des ressortissants expose corps et âme pour célébrer la grande fête de la vie et cela même dans des conditions difficiles, voire humainement «impossibles». Les troubles du cœur, les bourdonnements incessants d'une sexualité débordante, l'omniprésence de cette

fierté si définitive des gens dont aucune forme de trahison ne peut ternir le courage, le besoin de se laisser charmer par toutes les chimères, les dévotions, les contes et les commérages et surtout par la capacité de pencher complètement du même bord que son cœur jusqu'à chavirer dans la mort. Voilà autant d'éléments que Raphaël Confiant a su développer jusqu'à la fine pointe de nos émotions et cela sans jamais se départir d'un certain humour qui lui aussi fait partie intégrale de son héritage culturel. Si certaines de ses exagérations semblent quelque peu «rabelaisiennes», je crois qu'il faut les interpréter comme autant de témoignages voulant prouver les richesses imaginatives d'une communauté à saveur locale inépuisables.

Les oeuvres précédentes de l'auteur avaient été écrites en créole — un créole à la moderne (selon une méthode phonétique maintenant reconstruite, contrairement au créole traditionnel — celui de Justin Lhérisson en Haïti, par exemple) qu'on essayait d'épeler en le rapprochant le plus possible des langues connues, de la langue française au premier chef, il va sans dire — et maintenant, son long roman de 335 pages est en français. Pour ma part, je me suis bien amusé de constater des termes créés de toutes pièces mais qui sont sans doute beaucoup plus imagés que ceux du dictionnaire. Je n'en cite que quelques-uns: la maudition (pour la malédiction), la méprisation (pour le mépris), les zouelles du temps (pour les ailes du temps), la maigrichonnerie (pour la maigreur), un paquet d'années (pour plusieurs années), la doucine (pour la douceur), les sous-chiens (pour les nègres), zoulouter la langue française (pour mal parler la langue française), raconterie populaire (pour le parler populaire), emmerdations (pour emmerdements), etc.

Raphaël Confiant, dans son rapport historique de cette période, n'oublie pas son apport littéraire: la découverte de Césaire par Breton, la création de la *Revue du Monde noir* et la renommée du Salon de Paulette Nardal à Paris, l'édition d'*Ainsi parla l'Oncle* de J. Pricemars qui deviendra un classique et l'effervescence de tout ce qui a donné naissance au mouvement de la négritude dans la francophonie d'abord. Ses renseignements à ce sujet sont précis, exacts et nous permettent de nous remémorer des moments émouvants qui ont marqué la vie littéraire et culturelle de cette époque.

Raphaël Confiant a reçu cet été le prix Antigone de la ville de Montpellier (30 000 francs français) pour les grandes qualités créatrices de son livre *Le Nègre et l'Amiral*. C'est une première consécration, bien méritée d'ailleurs, et qui laisse en espérer beaucoup d'autres vu le talent assez versatile de cet auteur, vu surtout son admirable passion pour le sujet dont il traite si brillamment: la Martinique, son pays natal.

LE NÈGRE ET L'AMIRAL, par Raphaël Confiant, Grasset, Paris, 1988. 335 pages.

Les essais



Paul Bowles dans le petit appartement de sa maison à New York en 1944.

Un tour du monde avec Paul Bowles

JEAN BASILE

collaboration spéciale



Paul Bowles est un personnage légendaire. Il a toujours eu son «fan club». Qu'est-ce qu'il représente? C'est un des grands écrivains cosmopolites américains de l'entre-deux-guerres. Écrivain entre autres choses. Il a composé beaucoup de musique, sur des poèmes de Cocteau par exemple, ou de la musique de théâtre, ou des ballets. Il a été communiste naturellement. Sa grande passion a été le voyage. Sa ville d'élection est Tanger et il considère le Maroc comme le plus beau pays du monde. Il a 80 ans maintenant, vit toujours, dans le Midi de la France et se tient tranquille.

Ses deux premiers livres publiés en français sont *Un thé au Sahara*, en 1952 et *Après toi le déluge*, en 1955. Après ça le silence... Depuis deux ans, on réédite la plupart de ses oeuvres, romans et nouvelles. D'où vient ce regain d'intérêt, du moins dans les pays francophones, car aux États-Unis il n'a jamais été oublié? C'est la nostalgie d'un monde disparu où il y avait de la place pour les aventuriers des arts: les «colonies», les jolies femmes, les ombres mystérieuses qui glissent dans la nuit et les mystères spirituels. Paul Bowles n'est d'ailleurs pas un vagabond à la Kerouac. Il est bien élevé, aime l'argent. Il est chic. Reconnaissons qu'il ne doit pas être désagréable de rouler en Bugatti dans le désert.

Son autobiographie vient de sortir, *Mémoires d'un nomade*,

«nomade» parce que Paul Bowles n'aime pas beaucoup le terme de voyageur et moins encore celui de touriste. Ça commence à l'adolescence. Bonne famille bourgeoise unitaire. Principes moraux solides. Esprit droit mais un peu borné avec comme règle qu'il faut réussir matériellement dans la vie et que pour réussir, il faut travailler. Le premier départ (au vrai, une fugue), à dix-neuf ans, est pour Paris avec quelques recommandations en poche mais sans argent. La grande sarabande commence, ponctuée par des rencontres qui nous paraissent, à nous, éblouissantes dont Gertrude Stein naturellement. «Elle me considérait, écrit-il comiquement, essentiellement comme un phénomène sociologique (...) Je représentais à ses yeux le premier spécimen d'une espèce rare à l'époque, mais aujourd'hui répandue: celle du jeune américain élève dans une banlieue résidentielle en proie à un incurable mal de vivre».

Mal de vivre incurable, sans doute, mais la curiosité de Paul Bowles est incurable elle aussi. Elle ne cessera pas, pour le grand plaisir du lecteur, durant les cinq cent pages de ce livre. Paul Bowles aime ou n'aime pas. Il regarde toujours, écoute toujours, les paysages, les choses et les êtres. Il y a de l'exotisme dans ce livre et comment autrement puisque nous sommes en pays étrangers? On y trouve surtout une délicieuse leçon de vivre, d'autant plus attrayante que Paul Bowles, tout nomade qu'il fut, est un pragmatique qui connaît la valeur des choses, celle de l'argent par exemple, celle de l'amitié et de la solidarité aussi.

Cela ne l'empêche aucunement de pénétrer dans les royaumes de



Paul Bowles a maintenant 80 ans et vit dans le Midi de la France.

l'irrationnel sur la pointe des pieds. Il y a de très jolies scènes sur les Confréries extatiques du Maroc d'autrefois, par exemple. Il décrit ses premières rencontres avec le «majoun», une confiture au chanvre indien marocaine, où encore cette scène étonnante où, pour expérimenter les effets de l'éther (alors à la mode), il en imbibait un drap qu'il tend dans sa chambre à coucher avant de s'endormir! On devine la migraine. Ou alors, sur un tout autre plan, ce sont ses démêlés avec l'agit-prop communiste américain, banderoles, slogans, théâtre populaire, etc. Le tout entre l'arrivée de Gore Vidal et le départ de Tru-

man Capote et la présence dominante d'Aaron Copland qui a été son professeur de musique et son admiration constante. Tout cela dans un va et vient incessant de Ceylan au Mexique avec, comme centre de gravité, Tanger la ville adorée.

Pourtant, c'est une autobiographie sans vacarme. Paul Bowles a l'humour tranquille et une sorte de fatalisme intérieur qui lui fait considérer avec le même étonnement une typhoïde qu'il contracte et un événement politique majeur. Sa femme, Jane, n'est qu'une présence discrète. On est quand même frappé par l'esprit de liberté mutuel qui anime ces deux êtres. Il parle de ses propres échecs avec décence. Il oublie ses succès sans se réjouir outre mesure de ceux des autres. Il ne dit jamais de mal de personne. Il semblerait que sa principale préoccupation soit de se trouver un piano partout où il va. Dieu sait que ce n'est pas facile. Il y arrive toujours. Entretemps, il écrit. C'est tout le contraire de William Burroughs, un autre amoureux de Tanger.

Il y a du jouisseur puritain et de l'égoïste chez Paul Bowles et, en effet, il semble écrire au fil de la plume, comme Stendhal, sans se soucier d'autre chose que de lui et de son piano mais pour y noter un thème à utiliser dans une future partition. Cette vie si tumultueuse, si passionnée, devient une leçon d'urbanité et de charme. Inutile de dire qu'il déteste l'américanisme dans ce qu'il a de destructeur et de vulgaire. Et puis, de Gertrude Stein à Timothy Leary, il faut le faire.

MÉMOIRES D'UN NOMADE par Paul Bowles, autobiographie, 500 pages, éditions Quai Voltaire.

ARTS PLASTIQUES

Chapelle Sixtine: les nus du Jugement Dernier garderont leurs culottes!

BRUNO BARTOLONI

Agence France-Presse

CITÉ DU VATICAN

Les nus du Jugement Dernier de Michel-Ange, rhabillés en 1564 par Daniele da Volterra, dit le «braghettonne» (le culottier), garderont leurs culottes et leurs caleçons: ainsi en a décidé le chef des restaurateurs de la chapelle Sixtine.

Dans une interview accordée récemment à l'hebdomadaire catholique italien *Trente jours*, M. Fabrizio Mancinelli a d'ailleurs estimé «très probables» que les «sexes cachés» de la dizaine de personnages concernés, dont saint Blaise et sainte Catherine d'Alexandrie, soient «perdus à jamais».

«Depuis le jour où l'on a commencé à restaurer la voûte en 1980, on s'est posé la question de savoir ce que nous allions faire des «voiles du Jugement», terme pudique par lequel les conservateurs du Vatican désignent les culottes, caleçons, pagnes et draps que Daniele da Volterra a peint pour cacher des nudités trop voyantes pour l'Église de l'époque.

Les règles imposent d'habitude que l'on cherche à garder tout ce qui fait partie de l'histoire d'un chef d'oeuvre. Des retouches successives peuvent être devenues une partie intégrante de cette histoire, souligne M. Mancinelli. Dans ces conditions, il est donc évident que nous garderons les retouches de Daniele da Volterra qui sont liées à la Contre-Réforme et au Concile de Trente et font donc partie de l'histoire de l'oeuvre.

Très probablement, ajoute-t-il, ces retouches sont «à fresque», ce qui signifie que les parties originales ont été martelées avant d'être recouvertes de peintures. «Même si on le voulait, il serait impossible de les récupérer. Sainte Catherine est le personnage le plus remanié. Elle

Les travaux de restauration des fresques de Michel-Ange à la chapelle Sixtine se poursuivent depuis 14 ans.

a été complètement revêtue par Da Volterra».

M. Mancinelli s'attend d'ores et déjà à des polémiques sur la restauration du Jugement Dernier, tout comme il y en a eu pour la voûte pratiquement achevée.

M. Gerardo Gaibisso, député démocrate-chrétien au parlement européen, a déjà présenté à Strasbourg un texte demandant que le chef-d'oeuvre de Michel-Ange soit reconduit «avec les splendeurs d'antan». Tout comme l'avait auparavant souhaité Eugenio Battisti, professeur d'histoire de l'art italien à la Pennsylvania State University.

En revanche, M. Giulio Carlo Argan, ancien maire communiste de Rome, et critique d'art éminent, a demandé qu'on garde culottes et caleçons, peints par le disciple le plus attaché à Michel-Ange, après avoir été élève de Giovanni Bazzi, dit le Sodoma.

Selon un témoignage historique écrit au XVI^e siècle par le peintre-écrivain



Giorgio Vasari, Blaise de Cesena, maître des cérémonies du pape Paul III, est le prélat puritain qui dénonça le premier le «scandale» des nus de Michel-Ange, accusé d'avoir exposé d'une façon excessivement réaliste les «parties honteuses».

Accompagnant un jour le chef de l'Église catholique avec d'autres Monsignori à une visite de la chapelle où Michel-Ange était en train de terminer son oeuvre, il devait s'écrier: «La peinture doit être véritablement quelque chose d'horriblement malhonnête, si l'on doit y voir tant de nus montrant leurs parties honteuses. Ce qui convient à un bain public ou à un bistrot, n'a pas de mise dans une chapelle du pape». Sa réaction provoqua un bien hypocrite murmure d'approbation au sein de la cour pontificale.

Michel-Ange ne l'oubliera pas: le visage de Blaise figure sur les murs de la Sixtine. Mais le prélat est recyclé en Minos, le juge des Enfers.

Après neuf ans de travaux, l'immense fresque de la voûte — 750 mètres carrés racontant les histoires de la Genèse, entourée des Sybilles et des Prophètes — sera «remise» au pape le 31 décembre prochain, tel que Michel-Ange l'avait peint entre 1508 et 1512.

Dans quelques semaines commencera la campagne de contrôles photographiques du Jugement Dernier situé sur la paroi de l'autel. Les premiers coups d'éponge avec une lessive très spéciale seront donnés vers la fin du printemps 1990, après un sommet d'experts du monde entier réunissant «les pour et les contre».

Les échafaudages seront retirés en 1993. Coût total de la «grande lessive» de la chapelle: \$5 millions offerts par le Nippon TV de Tokyo pour l'exclusivité des images du chef d'oeuvre de Michel-Ange après le traitement.